

Voyage révolutionnaire - Impressions d'un propagandiste

Avant-propos et première partie

Bibliothèque du mouvement prolétarien

AVANT-PROPOS...

Bien des choses ont été écrites sur le mouvement syndical. Les idées, les conflits, les batailles, les passions en lutte ont intéressé les militants et les penseurs. Chacun d'eux par le livre, la brochure, la revue, le journal, a donné ses opinions, ses impressions, ses constatations sur ces diverses manifestations de la vie ouvrière. Mais nul encore n'a essayé de soumettre au public les observations provoquées par des situations locales au cours de voyages souvent renouvelés.

Peindre la vie locale, régionale, en quelques mots esquisser le portrait des situations et des hommes, traduire un état d'esprit, constituent une tentative méritant d'occuper et d'arrêter un militant ouvrier.

Parviendrai-je, en notant ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, à trouver le mot qui dit juste sans froisser ni éveiller des susceptibilités, légitimes souvent? Ces douteux. Les intéressés qui me liront voudront bien m'excuser si au cours de ma tâche ma plume égratigne et pique. Je leur promets de la manier sans aigreur et sans passion. Je ne retiendrai, de tout ce qui est personnel, que ce qui me paraîtra de nature à donner à cet écrit utilité et intérêt.

Mon souci est de faire connaître à ceux qui ignorent les enseignements que procurent à travers le pays les contacts avec des milieux différents par leurs conditions politiques et économiques et avec des travailleurs aux prises avec des difficultés de tous ordres.

Mandaté récemment par la *Fédération nationale des cuirs et peaux* auprès des organisations de province j'ai eu l'occasion de revoir des localités et de traverser pour la première fois d'autres villes.

Auprès des premières, il m'avait été permis d'établir une comparaison entre mes constatations précédentes et celles que je ferais à nouveau, de converser avec des camarades connus; auprès des secondes j'aurais à vérifier sur place les impressions tirées de correspondances ou de renseignements plus ou moins directs. Et les constatations nouvelles viendraient s'ajouter à celles, déjà fort nombreuses puisées sur place lors de mes précédents déplacements.

En effet, pour constater, juger, observer, connaître, il faut se rendre sur place, voir les hommes chez eux, les organisations chez elles, saisir leur attitude dans le cadre qui les fait naître, mesurer leur valeur sur le champ même de leur lutte et de leur action. Lorsqu'on est à même de faire pareille besogne, on a pu acquérir les conditions indispensables pour se guider au cours d'une existence toute de propagande agissante et pour exercer une part d'influence dans la pratique quotidienne du mouvement ouvrier.

Mais ces conditions ne se peuvent acquérir que si on part avec le souci de voir, de connaître ce qui est vrai dans sa réalité brutale et non comme nous voudrions qu'elle soit. Pour utiliser des situations et des forces pour traduire des sentiments et des aspirations, pour préciser des idées et des attitudes, il faut avoir su apprécier. Traversons donc les milieux, approchons les hommes et retenons!

PREMIÈRE PARTIE: *FICTIONS CHARMEUSES, ACTION MORCELÉE.*

Parti de Paris, je traversais plusieurs régions en passant par le Cher, l'Indre, l'Allier, la Haute-Garonne, les Pyrénées, la Gironde, les Charentes, les Deux-Sèvres. Les populations de ces départements sont dissemblables en bien des points; leur tempérament diffère, leur histoire, leur tradition varient. Toutes, sauf celles de l'Allier, s'adonnent à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. C'est dire que nulle d'elles n'est plus spécialement attachée à l'une de ces branches de l'activité humaine. Les grandes usines, les grands ateliers sont rares dans ces départements; ceux qui existent sont disséminés et le personnel occupé est trop isolé pour qu'il lui soit possible de créer une action vaste et étendue. Aussi, ces régions ne donnent

pas au visiteur une impression forte, saisissante; rien n'y frappe au premier abord, il faut chercher pour comprendre et savoir. On rencontre partout des populations dont la situation apparaît brillante et aisée, que la nature, par son sol et son climat, favorise. La vie y semble douce, facile; en parcourant les cités, on est baigné d'une gaieté sans mélange et on est porté à croire que là règne la plus grande somme possible de paradis. Chacun y respire, circule, s'agite au milieu d'un perpétuel renouveau, donnant l'illusion du bonheur.

Et cependant, la réalité ne cadre pas toujours avec ce que l'œil saisit au vol. Les misères, les souffrances, pèsent lourdement sur la classe ouvrière de ces régions; elles prennent plus d'acuité parce qu'elles sont contenues, cachées, masquées par le sourire du moment et la joie d'un jour.

Là, plus qu'ailleurs, les plaisirs bruyants de la rue et des fêtes font oublier les heures difficiles de l'atelier et du foyer. De sorte que le plus souvent on est à la recherche des joies passagères et menteuses et non à la recherche des satisfactions durables goûtées chez soi.

Tout ce qui attire la curiosité passionne et préoccupe, et les passions étant mises au premier plan, il y a dans ces régions un je ne sais quoi qui plaît et qui charme, peut-être parce que trompeur. Mais il n'y a pas - ou très peu - une vie ouvrière intense, active, remuante, source de conflits et de luttes. Pourquoi? Parce qu'il n'existe nulle part, dans ces départements, de classe ouvrière agglomérée, concentrée, véritable foyer dans lequel fermentent les colères qui stimulent et les haines qui créent.

C'est pourquoi bien rares y sont les grands conflits; la lutte n'y revêt de l'âpreté que par moment, rarement de l'aigreur. Est-ce un bien? Est-ce un mal? C'est un bien si on considère que l'illusion fait vivre; c'est un mal si on estime que pour mieux aimer il faut savoir haïr.

Je dis que les grands conflits y sont rares, je devrais dire qu'il n'y en a jamais eu. J'entends des conflits qui, partis de peu, ont immédiatement revêtu un caractère social par l'importance des combattants, par leur nombre et par l'esprit les animant. Les luttes qui se sont engagées dans ces diverses régions n'ont jamais compris que les travailleurs attachés à la corporation en conflit, elles n'ont pas dépassé les limites de la profession. Sans doute, quelques-unes d'elles ont remué les localités qui en étaient le théâtre, la vie y était gravement atteinte, mais il n'y eut jamais, dans ces combats ouvriers, souvent violents, les conditions qui font rompre les cadres corporatifs et déterminent ces mouvements au cours desquels s'agitent les corporations de tout ordre sous l'influence de la colère, de l'enthousiasme et de la solidarité.

Pourquoi en est-il ainsi? Est-ce parce que les sentiments de solidarité, propres à la classe ouvrière, doivent se greffer ou se joindre à des raisons tirées de la valeur de la profession en lutte, de la somme d'efforts dépensés par les ouvriers la composant, du lien qui attache ceux-ci aux autres travailleurs? Oui. Et c'est ainsi qu'il faut s'expliquer l'absence de tout grand conflit social. En effet, il n'y a pas de dépendance directe entre les diverses parties de ces régions, il n'y a pas non plus de dépendance directe entre les diverses corporations dans chacune de ces régions.

Faut-il conclure de cela qu'il ne faut pas escompter de ces parties du pays un éveil de conscience et un effort collectif?

Esquisser une réponse serait téméraire et mieux vaut se borner à constater qu'à entr'ouvrir le livre de l'avenir.

Ce que je ne puis dire aujourd'hui, c'est que dans les régions indiquées, il y est une classe ouvrière active, vigilante, en continuelle fermentation; elle a tous les défauts qui caractérisent le latin: le manque de suite, de ténacité dans son action qui est toute faite de colères passagères qu'un rien active et qu'un rien apaise. Elle est peu endurante non qu'elle soit incapable de faire preuve d'endurance mais parce qu'elle attache plus d'importance à l'effort d'une heure, d'un jour; pour cet effort elle se donne toute, son action est comme un feu d'artifice qui explose en gerbes brillantes et colorées et ne laisse qu'une trace toute de souvenir et de regrets.

Puis si l'effort aboutit, procure un résultat, chacun l'enregistre, ne songeant pas que pour le conserver l'action est encore nécessaire.

Victor GRIFFUELHES.